

Charles Juliet

Attente en automne



Extrait de la publication

Attente en automne

DU MÊME AUTEUR

Editions P.O.L

L'Année de l'éveil, *récit*,
Grand Prix des Lectrices
de Elle 1989

Dans la lumière des saisons
L'Inattendu

Ce pays du silence, *poèmes*

Traversée de nuit, Journal II

Lueur après labour, Jour-
nal III

Accueils, Journal IV

Carnets de Saorge

Giacometti

Affûts, *poèmes*

Lambeaux, *récit*

A voix basse, *poèmes*

Fouilles, *poèmes*

Rencontres avec Bram Van
Velde

Rencontres avec Samuel
Beckett

Ecarte la nuit, *théâtre* (à
paraître)

Editions Hachette

Journal I

Editions Arfuyen

L'Autre Chemin, *poèmes*

Bribes pour un double
Editions Maeght

Bram Van Velde, *monographie*
(avec Jacques Putman)

Bram Van Velde, *collection*
« *Carnets de voyage* »

Editions L'Echoppe

Accords

Entretien avec Pierre Sou-
lages

Reverzy

Entretien avec Raoul Ubac

Editions Fourbis

Pour Michel Leiris

L'Incessant

Editions Paroles d'Aube

Trouver la source

Echanges

Editions Jacques Brémond

Failles

Editions Flohic

Un grand vivant : Cézanne

Editions Arléa

Mes chemins, Entretien

Charles Juliet

Attente en automne

suivi de

Maria

et de

Turbulences

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 1999
ISBN : 2-86744-700-3

Attente en automne

Je suis arrivé hier en fin d'après-midi. Dans le train, je continuais à m'interroger. Je me demandais encore si j'avais été bien inspiré en décidant de partir. Comment allais-je supporter la solitude dans ce hameau ? Paris n'allait-il pas me manquer ? Je me rassurais en me disant que je n'avais pris cet engagement qu'avec moi-même, et que si je ne me plaisais pas en ce lieu, rien ne m'y retiendrait. Tandis que je regardais fuir le paysage derrière la vitre, je songeais que j'avais une grande chance d'être à ce point libre de toute contrainte. Pourtant, je n'en ressentais aucune joie.

A Rodez, j'ai pris un taxi. Le chauffeur, un costaud d'une quarantaine d'années, avait un nez de boxeur, et j'ai aussitôt pensé qu'il était peut-être un ancien joueur de rugby. Je ne m'étais pas trompé. Il

avait joué pendant huit ans comme pilier en équipe première à Béziers, et depuis, il continuait de s'intéresser à la vie du club. Durant les vingt kilomètres du trajet, il m'a parlé avec ardeur de leurs nouvelles recrues, notamment d'un troisième ligne dont ils attendaient beaucoup, de la saison qui débutait, de l'espoir qu'ils avaient d'aller cette année en finale. Je lui ai confié que j'étais moi aussi un aficionado, et pour me tester, il m'a posé des questions fort précises sur tel et tel joueur, sur tel match de l'année passée. Je suppose que mes réponses lui ont paru satisfaisantes, car nous nous sommes quittés grands amis.

Les Baud m'attendaient et ils m'ont bien reçu. M. Baud est un grand gaillard brun, avec un regard doux et un fort accent. Son épouse est de petite taille, toute ronde et elle parle avec une telle rapidité que j'ai dû faire effort pour suivre ce qu'elle disait. Ils m'ont demandé des nouvelles de Pierre et de Régine. Ils apprécient de les avoir près d'eux chaque été et sont désolés de les voir partir pour un an quand arrive septembre. Les Baud ont deux filles, mais seule l'aînée, Martine, était présente. Elle doit avoir une vingtaine d'années. Il est indéniable qu'elle a un fort beau visage, mais je dois reconnaître qu'elle ne m'a pas beaucoup plu. Elle est restée silencieuse et n'a cessé de m'épier.

Mme Baud a été gênée d'avoir à me dire qu'ils n'avaient que peu de temps à me consacrer. Ils

devaient aller traire. Ils possèdent un troupeau de quatre-vingts vaches, mais en cette saison seules une cinquantaine donnent du lait.

Plutôt que de me remettre la clé et me laisser me débrouiller seul, Mme Baud m'a accompagné. Elle avait déjà ouvert les volets et m'a introduit dans la maison, une ancienne ferme disposée en L, flanquée de plusieurs dépendances. L'appartement est situé au premier étage et on y accède par un large escalier de pierre qui va se rétrécissant au fur et à mesure que l'on monte. Nous avons fait le tour des pièces. A la cuisine, Mme Baud m'a montré comment fonctionnaient les appareils, puis elle m'a laissé. Je ne me doutais pas que nos deux maisons étaient si proches. J'ai d'ailleurs vue sur la leur quand je me trouve dans la salle de séjour, et j'ai pensé que leurs rares allées et venues seraient ma seule distraction.

J'avais oublié de m'acheter de quoi manger et j'ai glissé un œil dans le placard où auraient pu se trouver des victuailles, mais il était vide. Après avoir hésité, j'ai renoncé à sortir la voiture pour me rendre dans un restaurant, et je n'ai eu pour tout repas que les deux tasses de café que j'ai pu me préparer.

La soirée m'a paru longue. Je ne saurais que dans quelques jours si je me plairais dans cette maison, cette région, et en attendant, il faudrait que je

me montre patient, que je ne me laisse pas submerger par les humeurs noires qui ne manqueraient pas de m'assaillir.

Il m'était agréable de humer l'odeur du café qui flottait autour de moi. J'aime cette odeur qui me fait voyager en moi-même et accompagne souvent mes rêveries. Assis dans la pénombre face à la haute cheminée, j'ai dérivé, rêvassé, me suis abandonné à des pensées inconsistantes, à cet ennui qui ne me quitte que rarement.

La sonnerie du téléphone m'a fait sursauter. C'était Régine qui m'appelait pour me souhaiter bon accueil en leur maison. Je l'ai remerciée à nouveau pour leur générosité, lui ai dit le plaisir que j'avais à me trouver là, l'ai félicitée pour le goût très sûr avec lequel ils avaient aménagé cet appartement. Sa voix me touchait, m'émouvait, et j'aurais voulu longuement parler avec elle, mais j'ai craint qu'elle ne perçoive ma maussaderie, et j'ai préféré ne pas la retenir.

D'ordinaire j'aime le silence, mais celui qui régnait là était si profond, si lourd, si total, qu'il m'engloutait, me plongeait dans une angoisse dont je ne savais pas me défendre.

J'ai préparé mon lit, éteint la lampe, et une fois enfoui sous la couverture, la conscience de ma solitude m'a étreint. Il m'est alors revenu en mémoire ce que m'avait raconté un ami il y a quelques

années. Il avait alors trente-cinq ans. Il avait loué pour l'été une maison dans un coin reculé des Cévennes. Cette maison était isolée, et le premier soir, quand il s'est couché, il n'a pu s'endormir. Pris par un imprévisible accès de cafard, envahi par des peurs remontées de son enfance, il s'était senti en pleine débâcle et avait longuement sangloté. J'ai redouté un instant que ma première nuit en ce hameau ne soit comparable à sa première nuit dans la montagne cévenole.

J'ai été réveillé par un bruit curieux. Je l'ai écouté un moment mais n'ai pu l'identifier. Du balcon, j'ai vu une sorte de marée noire qui couvrait lentement le pré, devant la maison. Peut-être deux cents ou trois cents pintades serrées les unes contre les autres picoraient l'herbe en criillant. Je les ai observées quelques minutes, surpris par l'ampleur du bruit qu'elles produisaient. Martine est apparue dans le jardin qui entoure leur maison, elle m'a aperçu, je l'ai saluée de la main, mais elle n'a pas répondu.

J'étais affamé. Pour la voiture, j'avais été prévenu, mais jamais je n'aurais pensé qu'il s'agissait d'une pareille guimbarde. Pourtant, elle a facilement démarré, et à petite vitesse, je me suis rendu à

Bozouls. Après un solide petit déjeuner, j'ai fait des courses et je suis rentré. J'irai plus tard visiter la faille qui, paraît-il, vaut le coup d'œil.

Avant d'arriver au hameau, je me suis arrêté pour faire connaissance avec le lieu. Sur un côté de la petite route bordée par un ruisseau, des champs qui n'ont rien de particulier. Mais de l'autre côté, le flanc du plateau sur lequel s'étend le causse, est creusé d'une vaste demi-sphère que découpent des haies bien taillées, lesquelles séparent des prés à l'herbe coupée ras et d'un beau vert sombre. Au-dessus des haies s'élèvent çà et là des chênes et des frênes peut-être centenaires, et sous la pâle lumière de ce début d'automne, avec ces arbres dont le feuillage commençait à jaunir, ce paysage m'a apaisé, a fait tomber cette tension en moi à laquelle je ne sais comment échapper. Appuyé contre l'aile de la voiture, je suis resté longtemps à le contempler et à m'en imprégner.

En fin d'après-midi, comme je passais devant la première ferme en rentrant d'une échappée sur le causse, un paysan est sorti de sa cave. Un seau à chaque main, le visage rougeaud et pas rasé, son béret dressé en auréole à l'arrière du crâne, il s'est immobilisé et m'a considéré en branlant la tête. J'ai senti que je devais m'arrêter et nous nous sommes bientôt retrouvés dans sa cuisine, devant un verre de vin. A voir le foutoir qui régnait dans cette pièce, j'ai

vite compris qu'il vivait seul. J'ai dû satisfaire sa curiosité. Après quoi il m'a parlé du hameau. Ne vivent là que dix-huit personnes. Subsistent seules quatre exploitations agricoles et le hameau se meurt. Quand j'ai mentionné le nom des Baud, son silence m'a donné à penser qu'il ne les aimait guère. J'ai cherché à savoir ce qu'il en était, mais il s'est contenté de bougonner :

– Y'en a qu'en ont jamais assez. Ils veulent s'en mettre plein les poches. Mais un jour ils se cassent la figure et on va pas les plaindre.

Dans l'appartement, je ne parvenais pas à me laisser aller. La présence invisible de Pierre et de Régine m'était sensible et elle m'interdisait d'ouvrir les armoires, d'utiliser leur poste de radio, de pénétrer dans une pièce où je n'avais que faire. Quand j'avais à me servir de telle ou telle chose, c'était toujours avec un sentiment de gêne, et je savais qu'il me faudrait un certain temps pour apprivoiser ce lieu, m'y sentir comme chez moi.

Le plus souvent, j'étais dehors à courir la campagne. D'autant que l'appartement était sombre et que j'avais un insatiable besoin de lumière. Pour se protéger du soleil et de la chaleur, les paysans qui se construisaient ces fermes y ménageaient des ouver-

tures étroites, de sorte que bien souvent, dans la journée, on doit s'éclairer à la lumière électrique. Je fuyais donc cette pénombre pour de longues balades sur le causeuse.

Par crainte de les déranger, je n'osais rendre visite aux Baud, mais j'en avais une forte envie.

Depuis deux ans, afin de vivre dans de meilleures conditions, ils avaient quitté leur ferme particulièrement vétuste pour une maison qu'ils s'étaient fait construire en face, de l'autre côté du chemin. Fréquemment, ils allaient et venaient de l'une à l'autre, et chaque fois que je le pouvais, j'étais derrière ma porte-fenêtre à observer ce qu'ils faisaient. Le troupeau qui partait au champ ou en revenait sous la conduite de Martine, la traite du matin et du soir, Mme Baud portant leur nourriture aux cochons..., je connaissais maintenant leurs horaires, savais à quoi ils s'occupaient, et c'était là pour moi un moyen de me sentir en contact avec eux.

Le crissement de ses griffes sur la pierre était des plus ténus, mais je l'ai entendue monter. Je lui ai parlé à voix basse mais n'ai pu obtenir qu'elle se montre. Le lendemain, je n'ai vu d'elle qu'un regard craintif lentement apparu à l'angle du mur. Le sur-

lendemain elle était là sur le seuil, avançant timidement et se retirant tout aussitôt. Après d'autres tentatives, elle est enfin parvenue à pénétrer dans la pièce et j'ai pu la caresser. C'était Dora, la chienne des Baud. Une chienne toute noire, de taille moyenne, à la longue queue, au poil épais et broussailleux, et qui levait vers vous un regard grave, doux, suppliant, quasi humain. A partir de ce jour, je l'ai prise en affection, et les fréquentes visites qu'elle m'a rendues m'ont permis de comprendre pourquoi tant de personnes seules ont un chien pour compagnon.

A Paris, j'avais pour habitude d'aller prendre un café dans un bar au cours de la matinée. En fin d'après-midi, j'aimais déambuler dans les rues, me mêler à la foule, et installé à une terrasse, boire un verre en observant les passants. A de tels moments, en ce lieu quasi désert, Paris me manquait terriblement, et je devais lutter pour ne pas prendre la décision de partir.

J'apprenais à vivre seul et c'était là une tâche ardue. D'autant que je ne cessais de penser à Nadine. J'ai vécu cinq ans avec elle. Cinq années d'une entente parfaite. Nous étions si proches, nous entendions si bien que nous n'échangions que peu

de mots. Ce que nous avions à nous dire passait par nos regards et des silences pleins. J'aimais tout ce qu'elle était, et plus particulièrement sa voix, sa gravité, le calme et la confiance avec lesquels elle affrontait la vie. Médecin, elle travaillait dans un hôpital et s'orientait vers la psychiatrie. Mais le temps avait passé, nous abordions tous deux la trentaine et son plus fort désir était de donner vie à un enfant. Je comprenais qu'elle puisse avoir ce désir mais ne le partageais pas. Je ne savais rien expliquer. Simplement, l'idée d'engendrer un enfant se heurtait en moi à un refus farouche. A de multiples reprises, nous avons tenté de résoudre ce problème, elle a longuement cherché à me convaincre de dépasser ce refus, mais en vain. En dépit de tout ce qui me liait à elle et de ma volonté de sauver notre couple, il m'a été impossible de me rendre à ses arguments. De guerre lasse, elle a décidé de rompre. Ce différend nous a laissés profondément meurtris, mais notre amour était intact, et pour ne pas entretenir la brûlure de cette séparation, nous avons convenu de ne jamais nous revoir.

Je montais souvent sur le causse, un plateau nu, gris, désolé, vide de toute présence humaine, et je marchais au hasard, pendant des heures, cherchant

à étouffer ce qui m'oppressait. Ce matin-là, j'ai eu la surprise de rencontrer un homme qui s'était égaré. J'ai dû le renseigner et nous avons engagé la conversation. Médecin, âgé d'une soixantaine d'années, il avait quitté Strasbourg depuis une cinquantaine de jours et se rendait à Saint-Jacques-de-Compostelle. Trois ans plus tôt, il avait déjà effectué ce pèlerinage, et cette longue marche solitaire de plusieurs mois avait été pour lui une telle expérience qu'il avait voulu la renouveler. Désireux d'apprendre ce qu'elle lui avait apporté, je lui ai demandé si je pouvais l'accompagner un moment.

– D'abord, une évidence, a-t-il poursuivi. Parcourir des centaines de kilomètres en marchant, c'est vivre avec et dans son corps. C'est inévitablement s'exposer à souffrir de la chaleur, du froid, de la pluie. Endurer parfois la faim, la soif, lutter contre la fatigue. Ainsi, jour après jour, vous vous apercevez que la marche vous élague, vous érode, vous dépouille de tout ce fatras qui habituellement nous encombre. Autre évidence : vous êtes seul. Vous traversez des heures de découragement. Des heures où vous avez vraiment envie de rentrer chez vous. Il vous faut tenir, faire appel à votre volonté et votre courage. Mais le plus important est ailleurs. Il réside dans le fait qu'au long de ces journées de solitude, vous vous trouvez en contact avec vous-même, avec ce que vous êtes au plus intime de vous-même,

soit avec ce que j'appelle le noyau dur. De la sorte, vous ressentez une telle paix, un tel bonheur d'être, une telle adhésion à vous-même et à la vie, que par la suite vous n'éprouvez d'autre désir que de connaître à nouveau cet état.

Nous marchions en silence. Ce que je venais d'entendre rencontrait en moi bien des doutes, des attentes, des interrogations, et j'avais tant de questions à lui poser que je ne savais rien dire.

Son regard s'est appesanti sur moi.

– J'ai le sentiment que ce que je viens de raconter vous intéresse.

– Oui, au plus haut point.

– En dehors des moments où vous parcourez le causse, que faites-vous dans la vie ?

– Pas grand-chose.

– Mais encore.

– J'ai une passion et c'est ce qui me complique l'existence.

– Quelle passion ?

– Je n'aime pas trop en parler, mais puisque je ne vais jamais vous revoir... Je voudrais écrire. Je voudrais écrire et je n'y parviens pas.

– Comment cela ?

– Je suis entravé par toutes sortes de problèmes et de doutes.

– Oui, je vois. Mais si vous n'aviez pas ces doutes, ce serait plutôt consternant.

Achevé d'imprimer en avril 1999
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1644
N° d'imprimeur : 99-0846
Dépôt légal : mai 1999
Imprimé en France



Charles Juliet
Attente en automne

Cette édition électronique du livre
Attente en automne de CHARLES JULIET
a été réalisée le 24 janvier 2012 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en avril 1999
par Normandie Roto Impression s.a.
(ISBN : 9782867447006 - Numéro d'édition : 248).
Code Sodis : N46503 - ISBN : 9782818010457
Numéro d'édition : 230913.